

**Séance d'installation d'Hervé Di Rosa à l'Académie des beaux-arts**

**mercredi 12 juin 2024**

**discours d'Astrid de La Forest**

Monsieur le président,

Monsieur le secrétaire perpétuel,

Chères consœurs et chers confrères,

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Lorsque je vous ai rencontré, cher Hervé Di Rosa, dans votre atelier parisien de Barbès, avec votre femme Victoire, évoquant vos enfants Vincent, Carmen, Théo, Tess et Antonia, si précieux à vos yeux, et dont je salue chaleureusement la présence, déroulant la chronologie de votre parcours avec une mémoire que chacun s'accorde à reconnaître infaillible, berçant tous vos souvenirs de l'accent méridional et chantant qui vous caractérise, mêlant l'évocation de votre œuvre à celle de la galerie bien vivante des personnes - professeurs, artistes, amis - qui ont un jour croisé votre route et qui vous ont aidé... à ce moment-ci donc, j'ai cru l'espace d'un instant, pouvoir, en une phrase, faire votre portrait et que ce serait simple.

Ce ne fut pas le cas car je n'avais pas perçu que sous le flot d'informations

et d'anecdotes se dissimulait le mystère Di Rosa, l'artiste inclassable, le collectionneur méthodique, le passeur attentif, le Sétois s'étant frotté au monde qu'il a dans son enfance, si souvent observé depuis la fenêtre de sa chambre. Au fil de mes lectures, je me suis attachée à résoudre l'énigme qui a fait d'Hervé di Rosa l'artiste à la fois reconnu et attachant que je venais de rencontrer.

J'ai vite compris que je ne saisis pas la vie d'Hervé di Rosa, sans quitter les bords de Seine pour les rivages de l'étang de Thau, refaisant en sens inverse le chemin que voici 46 ans vous aviez emprunté à la faveur d'un billet de train gratuit procuré par votre père cheminot et d'un logement à Paris prêté par votre tante.

\*

Reprenons donc le fil du temps et partons de Sète.

Sète avec son soleil et sa violence, sa chaleur et sa légèreté, la vue de partout qui plonge sur la mer, les énormes bateaux qui avancent comme de grands fantômes, la lumière aveuglante, le linge qui pend aux fenêtres, les couleurs, la vie, les gens qui parlent fort, l'envie de partir, d'aller ailleurs, de suivre ces grands bateaux qui fuient vers l'inconnu, la beauté, la gaieté, la liberté, la pauvreté aussi, l'ennui, la tension dans le quartier haut, la mer au loin. De la maison, vous avez une vue sur le brise-lame, le phare du môle et cette mer immense. C'était la grande liberté face à cet étonnant paysage de grues, de containers et de gigantesques bateaux.

Cette jeunesse forme, selon vos dires, « des années heureuses mais dures ». Pour s'échapper, il existe le rêve ; notre jeune Hervé dessine ; c'est sa façon d'exister et de survivre aussi. Vous dites : « on rêvait toujours qu'il arriverait quelque chose mais en fait, il n'arrivait jamais rien ». C'est donc face à ce rien que vous vous êtes mis à dessiner, c'est le seul moment où vous arrivez à canaliser votre énergie débordante, et cette enfance deviendra le socle de votre mythologie, celle que vous appellerez votre « Diro-Mythologie ». Ainsi, votre monde fantasmagorique prendra racine ici, au 21 rue des 3 journées, dans le quartier haut, connu comme « la petite Naples ».

Alors poursuivons sur les docks, assez loin de l'Institut de France, car votre Sète à vous est celui de l'enfance, tout le monde se connaît, les voisins n'ont souvent pas de prénoms, ils s'appellent « face de Lune » ou « grandes dents », tous ceux qu'on retrouvera dans votre galaxie de personnages carnavalesques, vous les avez souvent côtoyés, et aimés.

Dans votre maison, outre vos parents et votre frère, vivaient vos deux tantes et votre grand-mère. C'est déjà un monde en soi : votre père est petit-fils de pêcheurs napolitains, votre mère est catalane par sa propre mère, prénommée Modeste, arrivée à Sète pour fuir la misère.

Votre famille, c'est aussi celle que l'on se choisit : c'est pour vous la bande d'indéfectibles copains auxquels vous restez lié par les liens anciens et sacrés de l'amitié. Ils sont toujours à vos côtés, cultivant leur liberté de ton, et m'ont été très précieux lors de mon enquête pour percer ce fameux mystère Di Rosa.

Dans votre enfance, il n'y a pas de musées, et la seule connexion aux images imprimées est la maison de la presse où, très jeune enfant, vous vous rendez régulièrement. C'est un rituel : vous achetez Spirou, Tintin, ensuite Pilotes, Métal Hurlant, Bazooka, puis tous les *comics underground*, puis, un peu plus tard, Actuel ou Art Press. Vous avez appris à lire avec la bande dessinée. Votre formation esthétique commence donc par les livres et par les pochettes de 33 tours, car la musique compte également. Rock et bande dessinée sont deux expressions primordiales du XX<sup>e</sup> siècle, capitales dans votre cheminement. De votre premier concert, à 15 ans, vous retiendrez que « *la musique rock, [c'est] une manière d'être et de vivre* ». Ce goût de la musique, vous le partagez avec votre frère Richard – à lui la musique, à vous le dessin – et vous conserverez ce goût du spectacle et de la scène dans les performances dans lesquelles vous vous lancerez. Peindre des grands formats en direct à la gare Montparnasse ou au Grand Rex et plus récemment, à La Gaîté lyrique ou au LAM en collaboration sur scène avec des musiciens, ce sera pour vous créer ce lien direct avec le public que la scène procure qui fait tant défaut à l'artiste, seul dans son atelier.

\*

Au rock succédèrent les années punk : le mouvement punk et son énergie vont être une planche de salut. « *On ne sait rien faire mais on a des choses à dire !* » devient une sorte de manifeste. À cette époque, en

1977, vous êtes à Sète de ces « *cinq punks, blousons de skai, épingles à nourrice, boots pointues et canettes de Valstar à la main* ».

Non, vous ne serez pas pilote de ligne ou médecin, comme l'aurait souhaité votre mère, mais votre passion du dessin vous conduit à l'école sétoise de Mme Eliane Manciet, premier Prix de Rome féminin d'après-guerre. C'est elle qui va persuader vos parents qu'être artiste est un métier et qui vous encourage à préparer les concours parisiens.

À cette époque vous ne faites pas de distinction entre l'image imprimée, l'illustration, la bande dessinée et l'Art ! C'est plus tard, devant un grand tableau de Matisse « La Tristesse du roi » que vous réalisez ce qu'est réellement une œuvre d'art, un objet unique, vibrant et, ce que vous pressentiez depuis si longtemps, c'est-à-dire votre nécessité d'être artiste, devient dès ce jour une évidence.

Ce sont des rencontres qui achèveront de construire cette vocation. En 1978, vous vous installez à Paris au côté de Robert Combas, votre ami, et vous entrez à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, vous y rencontrez François Boisrond qui deviendra votre complice de toujours. Sa mère, Annette Wademant, vous ouvre les codes du milieu artistique parisien et vous accueille comme un fils. En 1981, vous faites la rencontre du critique d'art Bernard Lamarche-Vadel, avec lui vous ferez votre première exposition où sont présentées des œuvres de Robert Combas, Rémi Blanchard, François Boisrond et Catherine Viollet. Pour le jeune artiste que vous êtes, cette exposition s'intitule ironiquement « Finir en beauté ».

De ce compagnonnage naîtra un mouvement – la « figuration libre » - selon le terme inventé brillamment par Ben qui nous a quitté subitement il y a quelques jours, pour qualifier la nouveauté apportée par votre collectif. Celui-ci en donnera la secrète définition : « *La Figuration Libre, c'est 30 % de provocation anti-culture, 30 % de figuration libre, 30 % d'art Brut et 10 % de folie.* » Là encore, volontiers taquin, vous direz à propos de cette expérience : « *c'est l'histoire d'un groupe d'amis qui se réunissent sous l'appellation d'un autre* ». (image)

Le mouvement n'est pas sans rappeler les *transavanguardisti* italiens ou les nouveaux fauves d'Allemagne. Il tranche dans un monde de l'art dominé par support-surface ou le pop-art avec lesquels vous rompez tandis qu'outre-Atlantique, éclot parallèlement le « *bad painting* ». Vous l'analysez vous-même : « *À cette époque et de manière consciente ça a été une aventure collective, nous voulions agir, faire et c'était plus facile à plusieurs, il faut comprendre que dominait l'art conceptuel* ». Ce sont comme des années formatrices, même si vous comprenez que c'est un anti-mouvement, volontairement dépourvu d'appareil critique, rétif à se structurer.

Nous vous écoutons parler de votre vision du collectif...

Sans même avoir le temps d'être diplômé, vous entamez l'aventure américaine : en 1983, vous obtenez la bourse de la Villa Médicis hors-les-murs et vous partez à New-York avec François Boisrond, c'est là où vont se multiplier les « Renés » - j'en parlerais plus tard - en même temps que vous imaginez les « *Dirosaramas* » avec votre frère Richard. Vous y

resterez jusqu'en 1985. Vous quittez alors le New-York des fêtes, celles avec Keith Haring et Kenny Scharf, la ville *underground*, celle de « l'art en vrai » et des galeries mais aussi le lieu des deuils après la tragédie des années Sida.

Cette année-là, nombre de vos tableaux entrent dans les collections publiques : *Diropolis* dans celles du centre Pompidou, *la vie* dans celle du musée d'Art moderne de la ville de Paris, ainsi qu'un ensemble d'œuvres au Musée d'art contemporain de Bordeaux. Toujours en 1985, vous revenez à Sète. Les années suivantes, vous exposez tous azimuts, entre autre au Pays-Bas, à San Francisco et à Lausanne. Une date décisive en 1988 est le passage de votre exposition itinérante « *Viva Di Rosa* » au musée des enfants du Musée d'Art Moderne de Paris : à cette occasion, vous entendez une fillette demander à sa mère : « *Maman on y reviendra au musée d'art modeste* ». Vous vous emparez de cette trouvaille malicieuse, cher Hervé di Rosa, pour développer un concept fondateur (« l'Art modeste ») qui va permettre d'éclairer tout un pan de la création de par le monde. L'idée est lancée, restait à la concrétiser, nous y reviendrons.

Car très vite, vous refusez de vous complaire dans le confort de votre réussite, vous expérimentez de nouvelles techniques et vous êtes petit à petit gagné par l'idée du voyage, la lecture du livre « *L'Usage du monde* » du genevois Nicolas Bouvier - un auteur qui nous rapproche - forme un déclic : vous voulez partir.

A la fin des années 80, vous gagnez votre vie, vous êtes un peintre reconnu mais votre caractère ambitieux qui refuse le confort et l'ennui, vous donne envie d'aller plus loin. Vous avez besoin de nouveautés, de confrontations ; vous sentez le désir d'ouvrir votre œuvre à ces techniques vernaculaires et de nourrir votre travail en vous confrontant au monde.

\*

Grace à votre ami et éditeur Jean Siesser, qui nourrit avec vous la même passion pour ces objets et enseignes africaines, vous commencez votre tour du monde et il sera votre guide pour toutes ces étapes en Afrique. Votre photographe de toujours, Pierre Schwartz, vous accompagnera également.

À partir de 1993, fuyant ainsi la routine des bords de la Méditerranée, vous déplacez votre atelier autour du monde.

La Bulgarie, le Ghana, le Bénin, l'Éthiopie, La Réunion, la Corse, le Vietnam, l'Afrique-du-Sud, Cuba, le Mexique, le Cameroun, Miami, Tunis, Tel-Aviv, Barbès, Séville, puis enfin Lisbonne, depuis maintenant une dizaine d'années. Dans ce périple, Mexico forme un tournant car, vous y rencontrez par un hasard décidément très heureux, Victoire Bidegain, engagée dans la carrière diplomatique, qui deviendra votre compagne de route et votre précieux soutien.

Pourquoi entreprendre un tel tour du monde en refusant toute forme d'exotisme ? Car ce n'est pas un voyage de cartes postales ou une



expérience passagère avant la suivante. Non, Vous vous laissez plutôt guider par la passion de la découverte, des techniques et des expérimentations. Votre but : s'emparer de l'inattendu pour le pousser et le détourner, assimiler un tour de main pour l'utiliser... mais aussi fuir la lassitude de l'atelier, chercher à redécouvrir votre propre dessin, assouvir cette curiosité intranquille, ne pas s'endormir dans le confort pictural, fuir la carrière commerciale toute tracée, rester imprévisible.

Autant de destinations en quête d'images. Vous dites : *« Je collectionnais déjà les enseignes de coiffeurs, toutes ces images me fascinaient, et j'avais le sentiment intime que la technique induisait l'image ».*

Jamais vous ne cherchez à contraindre la pratique que vous découvrez, mais ce qui vous intéresse, je vous cite toujours

*« c'est que l'autre m'envahisse, j'aime que les artisans que je rencontre, mettent la main sur mes pièces ; j'aime qu'ils les transforment. Je les regarde faire, je me plie à leurs possibilités, je me soumet à leurs règles et j'en accepte les conséquences. je suis comme un chef d'orchestre qui ne sait pas jouer de tous les instruments mais qui sait diriger ».*

Chacune de ces étapes font l'objet de collaborations avec des artistes et des artisans locaux en vue d'aboutir à des expositions. J'aurais aimé pouvoir citer tous les artisans du monde, un à un, tant vous les avez impliqués et intégrés dans votre travail, sans jamais vous approprier leur savoir-faire, mais en l'incluant à vos œuvres avec une sincère humilité. Dans les pays que vous choisissez, vous vous nourrissez de la culture

populaire en créant des personnages propres à chaque lieu. Hervé di Rosa, au fil des années, vous êtes devenu le « passe-monde » !

\*

Voici que pointe déjà une autre question qui vous taraude : que faire des milliers d'objets, de dessins que vous collectionnez ? Avec la discipline, que vous vous êtes fixée depuis 1998, d'un dessin par jour – auquel s'ajoute celui que vous avez dû produire ce matin même à votre lever. Quel destin pour ces 13 001 dessins ?

Comment donc faire découvrir ce monde que vous partagez avec les amis qui vous accompagnent sur ces nouveaux chemins de l'art populaire ? Comment partager ces images que vous avez aimées et collectionnez depuis la petite armoire de l'école de Sète ?

Comment faire passer votre regard, votre rapport au monde ? Ou, devrais-je dire, à ces mondes que vous cartographiez au moyen de cartes imaginaires, qui s'apparentent à celles d'avant Copernic ou Galilée, entre art académique, art contemporain, art brut, *Street art* et art populaire.

*C'est pour vous Promouvoir une autre façon de regarder, d'ouvrir les yeux, de prendre en compte des marges et des périphéries.*

De vos lectures et de vos images, vous avez retenu également que les notions de bon goût et de mauvais goût sont avant tout une affaire sociale, ce qui sera déterminant dans votre attachement à la culture populaire et à votre intérêt pour les arts modestes. De ces arts modestes, c'est encore vous qui en parlez le mieux !

Cette démarche aboutira en 2000 à l'ouverture du Musée international des arts modestes le MIAM, né de la volonté de rassembler toutes ces formes d'art indéfinissables et pourtant fraternelles, né aussi d'un rêve commun avec Bernard Belluc, votre ami, artiste et collectionneur, celui de partager vos deux collections du monde entier que vous accumulez méticuleusement. *« Lui avec ses images et objets des années 50 et 60, et moi avec la suite, toute la suite : des années 70 aux années 2000, ce sera un laboratoire où on pourra voir nos sources, nos racines, mais aussi toutes les cultures populaires du monde, le MIAM me permettant aussi d'inviter les artistes contemporains, de créer un pont avec d'autres cultures et de convoquer d'autres regard sur l'art modeste. Parce que Tout est art : que ce soit avec un œuf kinder ou avec un ex-voto, il faut savoir regarder. L'art modeste n'est pas un genre, c'est un regard différent sur les choses ».*

Et Le MIAM s'est tout naturellement implanté à Sète.

\*

Cette entrée sous la coupole vient couronner un parcours singulier qu'il est difficile de résumer, mais que j'ai tenté de relater en parcourant les jalons chronologiques et les escales de votre vie. Actif depuis le début des années 80, votre palette artistique n'a cessé de s'enrichir. Vous avez pratiqué toutes les techniques de création : peinture, sculpture, estampe, fresque, laque, céramique, et tant d'autres encore. Vous êtes même le seul artiste contemporain à avoir créé en 2000, pour Canal +, en même temps que la création du MIAM, 26 épisodes de dessins animés

de 26 minutes chacun, pour raconter l'histoire des Renés et vous mettez vingt ans à les réaliser.

Dès le départ, vous incarnez le type même du touche-à-tout génial, qui multiplie les supports, les procédés et les expériences. Vous vous appuyez sur l'acquis de vos devanciers en vous libérant de la toile au profit d'une spontanéité d'exécution. Si vous invoquez la culture *punk*, c'est d'abord dans un refus du « bel ouvrage » ou du chef d'œuvre, au bénéfice d'une création plus contingente, acceptant volontiers de vous plier aux contraintes des matériaux immédiatement disponibles.

Vous refusez déjà les discours intellectuels autour de l'art – héritage de votre accès direct aux images – pour un rapport physique, presque organique avec la création. Autant de terrains d'exploration qui sont indissociables de votre réflexion sur la pratique artistique, vous érigeant en penseur des « arts modestes », diffuseur-passeur d'autres artistes grâce à votre rôle de mécène-collectionneur.

Il me plaît à penser que je pourrais décrire l'artiste que vous êtes, comme Baudelaire l'écrivait à propos d'Eugène Delacroix : « *C'était l'esprit le plus ouvert à toutes les notions et à toutes les impressions, le jouisseur le plus éclectique et le plus impartial.* »

Votre œuvre tant picturale que sculptée, nous prend par la main pour nous emmener dans vos univers multiples, les « multivers », où chaque personnage transite d'un monde à l'autre. Vous inventez alors un monde parallèle, qui existe quelque part sur cette planète : c'est le vôtre.

Monde fait de petits personnages délirants, pétillants, beaux et laids à la fois, une armée de nains de jardins, de Batman, de petits objets en plastique collectés dans les boîtes de Bonux, de Stars Wars, des X-men, qui deviendront le socle de votre travail et de vos inspirations.

Le « monde Classic » d'abord, dans lequel naîtra, en 1983, votre fameux René, ouvrier modeste, habitant au 21 rue du malheur, qui, avec sa femme Renée, mettra au monde des quantités de petits Renés, plus de 80 personnages avec noms et histoires, qui deviendront tout un peuple de centaines de milliers d'âmes ou, pour reprendre la description de Michel Gauthier, « *tout un peuple issu de votre mythologie bédéesque, à la morphologie singulière, limités à l'œil et aux lèvres* ». Ce peuple, vous le ferez disparaître dramatiquement dans une apocalypse gigantesque provoqué par le dieu Tantrique AAA, cette fameuse toile de désastre de 4 mètres sur 8 – la « Dirosapocalypse » - que vous présenterez, en 2016, dans le remarquable lieu d'exposition d'Antoine de Galbert, La Maison rouge, lors d'une exposition qui vous y est consacrée.

Après la disparition temporaire des Renés, vous développerez le *Monde Grotesque*, peuplé de monstres, de poissons et d'animaux chimériques, puis le *Monde des Simplons* avant d'imaginer votre *Théâtre d'Ombres*. Chacun des pays où vous travaillez vous inspire de nouvelles histoires, comme el señor Maguey et la señora Piñata au Mexique.

De surcroît, vous avez donné une réponse à votre façon, au philosophe des sciences Bruno Latour, trop tôt disparu, lequel exhortait les artistes,

dans la revue *Les Inrockuptibles*, à « inventer » une « *nouvelle cosmologie* » pour nous aider à répondre aux défis de l'anthropocène. Votre art, votre gestuelle, vos couleurs, vos mediums tous vos personnages, confirment Bruno Latour quand il écrit: « *L'œuvre d'art ne dit pas à chacun quoi penser (...), elle se limite à exposer les gens à des expériences, afin que ceux-ci réagissent chacun selon leur propre nature et leurs propres valeurs* ».

\*

Mesdames, Messieurs,

Nombreux sont ceux qui ont pu, enfin, cette année, voir Hervé di Rosa invité au centre Pompidou, consécration légitime de l'un des artistes français les plus prolifiques du dernier demi-siècle.

Cette carrière dense, mais aussi ce caractère fantasque, entier et engagé ont rapidement convaincu notre compagnie d'accueillir parmi les siens, Hervé di Rosa, en l'élisant fin 2022 (au siège précédemment occupé par Jean Cortot.)

Évoquant l'ouverture de l'exposition à Beaubourg, un grand journal du soir relevait un paradoxe : nous installons aujourd'hui – je cite – « *un punk à l'Académie des beaux-arts* ». ! Chacun connaît le phrasé et la faconde d'Hervé di Rosa, mais derrière l'homme désormais ceint de son épée et de son habit vert, qui songerait au jeune homme de Sète, blouson de skaï et boots pointues, lecteur des revues de rock, aux cheveux colorés ? Qui, imaginerait le jeune peintre dans son atelier new-

yorkais jetant un regard sur Times Square en 1983 ? Qui, prendrait la mesure de l'artiste qui depuis plus de 30 ans, a posé ses valises dans de si nombreux points de ce monde ? lui dont le père s'exaspérait de le voir risquer sa vie par tant de passion et d'inconscience, accède pourtant, en ce jour, sous vos yeux, à l'immortalité qu'offre l'Académie !

De cette impressionnante notice biographique, j'ai donc retenu le paradoxe le plus piquant : « *un punk à l'Académie* ». Pourtant, cher Hervé di Rosa, je ne peux m'empêcher de penser que vous savourez ce premier paradoxe, au goût de revanche, au point d'avoir voulu, peut-être inconsciemment, en susciter un autre. Votre choix de me demander à moi, de prononcer votre discours d'installation ne relevait pas, c'est le moins qu'on puisse dire, de l'évidence - si l'on veut bien considérer que bien d'autres, parmi nous auraient eu plus de légitimité à l'écrire. Et Le trouble est croissant, si on veut bien rapprocher l'artiste que je suis, entourée de mes gravures d'animaux et de paysages, issu des jeux du noir et blanc sous l'effet de la presse, de votre œuvre si colorée ; me rapprocher, moi, de vous, si familier des marges, vous le fédérateur de la communauté des « arts modestes » ! Je veux croire que, pour qui vous connaît, Hervé di Rosa, ce choix, d'apparence surprenant, est autant l'expression de votre esprit facétieux que l'illustration de la générosité avec laquelle vous abordez l'art et les autres, sans préjugé ni *a priori*, avec le goût constant de la découverte.

Votre force, cher Hervé, c'est votre vie foisonnante et toujours en mouvement. Un mouvement que je qualifierais de brownien, dont je ne

peux m'empêcher de donner la définition tant l'analogie me paraît ici évidente : le « mouvement Brownien » est en effet un mouvement aléatoire d'une « imposante » particule immergée dans un liquide (en l'occurrence, l'art ), et qui n'est soumise à aucune autre interaction que des chocs avec les « petites » molécules du fluide environnant. Vous êtes ce personnage mouvant, mais pas changeant. A la manière de ces illustrés que vous feuilletiez plus jeune, vous avez capturé tous les styles pour n'en avoir aucun qui prédomine. Il existe bien un seul et unique Hervé di Rosa qui, même s'il emprunte au caméléon, la capacité à être différent selon les contextes, demeure le même au fil des années.

Alors, même si vous avez déjà presque accédé à l'immortalité, calé dans le cimetière marin de Sète – où je sais que vous avez votre concession – entre Georges Brassens et Paul Valéry, sachez qu'il y a peut-être une autre façon de devenir immortel tout en restant bien vivant et en laissant chacun tout à son art et à sa puissance créatrice, c'est de rentrer à l'Académie !

Cher Hervé, soyez le bienvenu dans notre Académie, sois le bienvenu dans notre compagnie, entouré de tous tes amis, cette singulière et humble famille, issue de ton imaginaire débordant.

Je vous remercie.